**En route pour les ÉTATS-UNIS.**

*Ce fut le Vendredi 27 Juillet 1866, que 8 sœurs dont 5 toutes jeunes professes, accompagnée de la Supérieure Générale et de l’Assistante Générale, partirent pour Paris.... Le voyage fut heureux et gai…*

 *Le 2 juillet, à bord du "La Fayette" nos huit sœurs quittent la France, en mer pour la première fois de leur vie et pour quelle traversée !!!*

*Nous passons ici sur ce que fut le voyage non par manque d'intérêt mais pour ne pas lui faire perdre sa saveur en le "tronquant". Le récit est long…*

*Ce n’est que le 3 septembre après un voyage interminable et harassant que les courageuses missionnaires sont arrivées à St Augustine.*

En Décembre une première lettre est adressée à la supérieure générale :

Mère Léocadie.

C'est pour la première fois que je prends la plume depuis le jour que je terminai ma lettre que je vous ai envoyé de Brest. Chère Mère et chères bonnes Sœurs, vous m'avez recommandé de tout vous dire, je ne veux rien vous cacher. Si je vous fais part de mes joies, je vous dirai aussi mes peines. Le bon Dieu est bien bon pour nous, il nous assiste d'une manière particulière. Nous sommes très contentes. Moi en particulier, je suis très heureuse. Je ne cesse de le remercier de m'avoir appelé à cette belle vocation de missionnaire. Nous approchons de l'Amérique, il me tarde d'arriver auprès de mes petites négresses.

Voici maintenant mes peines. Aussitôt après avoir remis ma lettre au facteur de Brest qui vint la prendre à bord, 2 coups de canons nous annoncèrent le départ. Nous étions toutes sur le pont, silencieuses, regardant s'éloigner de nous notre belle France que probablement nous ne reverrons jamais plus, mais dont je faisais volontiers à Dieu le sacrifice. Nous arrivions en pleine mer, la terre avait disparu à nos yeux, lorsque le mal de mer nous repris avec plus de force que jamais. Ce que nous avions éprouvé avant d'arriver à Brest en était que l'apprentissage. Jamais pour mon compte j'ai eu de souffrances autant que j'en ai pu supporter pendant 4 jours. Durant ce temps il m'a été impossible de prendre une bouchée de pain. Mais ce n'est pas tout. Le beau jour de Sainte Thérèse et les jours suivants, nous avons eu la mer très mauvaise, nous croyions à chaque instant être englouties. Des lames d'eaux s'élevaient avec force de la mer et venaient frapper contre le vaisseau. Ceux qui sont habitués à voyager sur mer nous encourageaient, nous assuraient qu'il n'y avait pas de danger évident. Nous avions de la peine à le croire. Dans ces moments de souffrance et de frayeur, je me demandais comment se faisait-il que tant de personnes s'exposassent à tant de souffrance pour un peu d'argent, car sur 500 personnes qui naviguaient dans le vaisseau, nous étions 10 seulement qui courrions au salut des âmes.

D'autres suivront.

Nous sommes en Janvier 1868.

Le 5 à 9 heures et demi du matin, je lisais non sans verser d'abondantes larmes vos si affectueuses lettres. Mère, ma bien chère Mère, merci, mes bonnes sœurs de votre si douce affection. Ah ! Elle égale sans doute celle que j'ai pour vous, mais elle ne la surpasse pas, j'en suis sûre. Si vous saviez combien mon pauvre cœur a souffert en se séparant de vous, si vous saviez combien il souffre encore ! Mais direz-vous : je ne suis pas contente, j'ai du regret du passé ? Oh non ! Mille fois non ! (…) J'éprouve un contentement si grand qu'il me serait difficile de vous l'exprimer.

Une autre privation bien grande pour mon pauvre cœur, c'est de ne pouvoir à cause de ce misérable anglais, qui entre trop lentement dans ma tête me livrer aux œuvres de la mission. Cette peine, croyez-le, ne m'est pas moins sensible que la première. J'aurais tant de plaisir à instruire ces pauvres nègres et négresses (noirs ?) à leur parler du bon Dieu, de la Sainte Vierge.

Non loin de la communauté se trouve une maison appelée l'école des noirs. C'est là que nos sœurs viennent pour enseigner. L'antipathie qu'ont les blancs pour les noirs ne permet pas qu'ils soient dans la même maison. Que vous dirais-je de ces pauvres nègres ? Que je les aime beaucoup, que je vivrais toujours avec eux. (...)

Le soir a lieu l'école. Des adultes, les femmes, les hommes viennent apprendre à prier, à lire, à écrire et à chanter. Cette dernière science est aussi nécessaire que les autres. Ils aiment passionnément le chant. Ils savent déjà plusieurs cantiques en anglais bien entendu et en latin. Ils ont été si fiers le jour de Noël de pouvoir chanter à leur réunion.

À l'église comme ailleurs, ils sont séparés, ils ont une tribune réservée pour eux.

Nous faisons la classe gratuitement aux blancs comme aux noirs. Il n'y a que ceux qui ont bonne volonté qui paient, mais comme depuis la guerre ils sont généralement pauvres, nous ne recevons presque rien. Sur les leçons de français, c'est différent, nous nous faisons donner le plus souvent 2 francs cinquante par leçon et quelque fois plus. Pendant l'hiver on a plus de leçons de français parce que des personnes très riches venant du nord pour passer la saison rigoureuse à Saint Augustin, profitent du séjour qu'elles font à Saint Augustin et de notre occasion pour apprendre le français.